

Un roman d'Allemagne de Régine Robin

Pierre Popovic

Numéro 260, printemps 2017

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/86891ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Spirale magazine culturel inc.

ISSN

0225-9044 (imprimé)

1923-3213 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Popovic, P. (2017). Compte rendu de [*Un roman d'Allemagne* de Régine Robin]. *Spirale*, (260), 68–70.

L'odeur de la Spree

Par Pierre Popovic

UN ROMAN D'ALLEMAGNE

de Régine Robin

Éditions Stock, 2016, 285 p.

C'est l'histoire d'une petite fille qui parlait français et yiddish, qui ne comprenait pas bien la gravité de ce qui se passait en son pays, sinon qu'elle et les siens couraient un grand danger. C'est l'histoire d'une petite fille à qui son père, dans les lettres qu'il envoyait à sa famille du camp de prisonniers où il était interné, écrivait qu'il l'aimait. C'est l'histoire d'une petite fille qui avait imaginé que son vrai père était un docteur juif allemand, ce qui était plus romanesque et noble qu'avoir un père juif polonais venu de la misère. C'est l'histoire d'une petite fille qui, plus tard, apprendra ce que fut le génocide juif perpétré par les nazis et en verra les conséquences immédiates tout autour d'elle : disparitions, souffrance des deuils (toute la famille de sa mère aura été tuée), sentiment d'indignation, difficulté ou impossibilité de parler de ce qui s'est passé, blessure intérieure taraudante et indicible. Or, si elle jettera l'opprobre sur les nazis, sur le fascisme et sur l'Allemagne, elle n'agira jamais de même à l'égard de la langue allemande (dans laquelle le yiddish trouve son origine). Elle se situe ainsi du côté d'Elias Canetti, moindrement du côté de Paul Celan dans la mesure où c'est par la narrativité (récits, romans, autofictions, fragments en prose) qu'elle cherchera à donner sens à



sa «*relation d'amour/haine*» avec l'Allemagne, et non par cette haute poésie qui disait en allemand dès 1945 que «*der Tod ist ein Meister aus Deutschland*¹».

La grande bourlingue

Tous ses lecteurs le savent : l'œuvre de Régine Robin est une longue bourlingue – et tout aussi bien une longue *bourlangue* – dans les mers de signes qui accompagnent l'évolution des modes de vie et des sociétés. *Un roman d'Allemagne* est fidèle de deux manières à cette conception dynamique de l'écriture. D'une part il traverse quelque 70 ans d'histoire, scandés par de grandes dates : la capitulation de 1945 et l'établissement de la zone soviétique; la création, le 7 octobre 1949, de la République démocratique allemande (RDA, Est); l'édification du mur de Berlin le 13 août 1961; la signature, en 1972, du traité dit «fondamental» codifiant les relations entre la RDA et la République fédérale d'Allemagne (RFA, Ouest); la chute du mur le 9 novembre 1989; la réunification de l'Allemagne le 3 octobre 1990. Ce faisant, le texte passe en revue de façon très critique les idéologies et les représentations sociopolitiques et culturelles produites durant cette période. D'autre part il se donne de multiples moyens scripturaux qui permettent de varier les points de vue et de conjointer trois choses : une analyse de ces idéologies et de ces représentations, menée par Robin à la façon d'une historienne et d'une analyste du discours; une exploration littéraire de possibles non advenus; une manière de sociologie qualitative, prenant en compte les aspects d'une vie quotidienne concrète généralement négligée par l'histoire. C'est pourquoi *Un roman d'Allemagne* est fondamentalement polymorphe. S'y rencontrent des pages qui tiennent de l'essai historique ou politique, de la prose délibérative, de l'étude sémantique, du romanesque de roman et de l'autofiction; s'y croisent des commentaires de discours politiques, des citations d'écrivains, des capsules biographiques ou autobiographiques, des récits de rêves, des

comptes rendus de conversations. Cette ampleur du regard historique et cette énergie de la mise en forme sont à mettre au crédit d'une voix qui retrace des déambulations et des errances dans une ville, Berlin², non tant synecdoque de l'Allemagne comme telle que métonymie d'«*une fêlure, une blessure, une béance*» qui, aux yeux de la prosatrice, «*a pour nom l'Allemagne*». L'écrivaine s'identifie partiellement à cette déchirure, mais elle le fait en se présentant comme une «*Juive de l'Est*», c'est-à-dire comme une «*Ossie*³ *imaginaire*», qui aurait vécu le destin de la RDA sur plusieurs générations. Mais, s'ils s'effectuent dans le temps (visites de musées, consultations d'archives, repérages des ruines, regards sur les cimetières) et dans l'espace (description des changements de la configuration urbaine, préférence pour une ligne de métro, arpentages de quartiers), ces mouvements et cette saisie tirent leur miel de bien des ruches. Au premier rang de celles-ci figurent les œuvres de nombre d'écrivains tels Heiner Müller, Christoph Hein, Eugen Ruge (etc.) et, tout particulièrement, Christa Wolf. Vient ensuite tout ce qui constitue les archives existentielles (et non officielles) de la ville et qui donne à frémir, à rêver, à créer ou à penser. C'est une lettre retrouvée où deux amoureux se donnent rendez-vous un jour d'août 1961, qui ne pourront se voir avant 30 ans, car ils seront séparés par l'érection d'un mur qu'ils n'avaient, bien entendu, pas pu prévoir. C'est une carte postale reproduisant la photo d'un monument avant sa destruction par les bombardements, en 1945. Ce sont les exploits sordides d'un tueur en série que la presse hystérise dans l'après-guerre immédiat, un vieux carnet trouvé dans la porte d'un placard, un arrêt dans une petite ville où une coïncidence donne illico lieu à l'écriture d'une nouvelle de plusieurs pages. La variété de ce matériau est prise en charge par une énonciatrice dont l'identité est elle-même multiple selon qu'elle écrit au nom de Régine Robin, Rivka Ajzersztejn ou Emma Epstein.

De la nécessité d'une histoire complexe

Cet effervescent travail formel est au service d'une critique des manipulations mémorielles et des dérives idéologiques. À ces manipulations et à ces dérives le texte oppose une «*analyse du passé*», c'est-à-dire une histoire qui a souci de tenir compte de la complexité des choses et qui se fait un point d'honneur d'éviter les simplifications, les tendances au manichéisme, les faux arguments, les occultations multiples, les inclinations larvaires ou explicites au révisionnisme. Cette critique historique touche aussi bien l'Est que l'Ouest.

Notamment inspiré par ces intellectuels de gauche qui avaient marqué l'entre-deux-guerres (Anna Seghers, Bertolt Brecht, pour n'en citer que deux), qui avaient été internés ou exilés durant la guerre et qui reviennent en 1945 à Berlin, le projet initial de la fondation de la RDA était marqué par un antifascisme essentiel. Il s'agissait de bâtir une société où le fascisme ne pourrait plus naître et germer. Robin insiste énormément sur cet élément la conduisant à dénoncer l'équivalence entre fascisme et communisme qui est devenue un lieu commun de la doxa historienne occidentale. Le glissement de ce projet vers un régime dictatorial, symbolisé par la tristement célèbre *Stasi*⁴, généralisa cet antifascisme à l'ensemble du peuple et le transforma en mobile susceptible de justifier n'importe quelle décision politique, quand bien même nombre d'Ossis avaient été nazis ou avaient été du côté des nazis. La même instrumentalisation conduisait à nier tout antisémitisme et toute participation de l'Est à la Shoah. Les écrivains cités ci-dessus n'étaient pas dupes de ces mécanismes, mais adoptaient des positions ambivalentes, soit parce qu'ils restaient attachés au projet initial, soit parce qu'ils pensaient pouvoir agir de l'intérieur grâce aux forces vives de la nation et à la culture même qu'ils s'efforçaient d'édifier.

Mais à l'Ouest, à mesure que la guerre s'éloignait, de semblables arrangements avec l'histoire se sont également peu à peu mis en place. Que nombre d'anciens nazis aient réintégré, ni vus ni connus, la société allemande et que beaucoup d'entre eux y aient occupé des postes importants fut l'objet d'une dissimulation qui n'a pas été pour rien dans la fondation et les actes du groupe Baader/Meinhof. Ces arrangements ont été particulièrement redoutables d'efficacité au moment de la «réunification de l'Allemagne». Le principal consistait à coller une étiquette dévalorisante et méprisante sur tout ce qui venait de la RDA, sur la base d'une confusion délibérée entre le régime politique et n'importe quel groupe, individu, culture ou réalisation provenant de l'Est. Une véritable déprime s'empare alors de plus d'un Ossi : «*Je ne peux oublier tous ces moments où le désespoir m'a saisie, pendant les dernières années de la RDA... Qu'on ne me demande pas pour autant d'approuver la façon et le rythme avec lesquels on a liquidé ensuite la RDA*», écrit Christa Wolf. Ces latitudes prises avec l'histoire ont envahi tant la mémoire officielle (issue de l'État) que la mémoire culturelle (films, médias, etc.) et communicative (transmise par la famille ou l'entourage immédiat). Elles ont eu pour courroies de trans-

mission des pratiques comme la réécriture des biographies individuelles, l'amalgame («*Dresde égale Auschwitz*»), le changement des jours fériés et des odonymes, ou encore les commémorations (le 9 novembre est commémorée la chute du mur, en 1989, et non la Nuit de cristal de 1938). Résumé de la question par l'écrivaine : «*[...] après 1989, j'ai vu se mettre en place deux grands récits recteurs : " Grand-papa n'était pas un nazi " d'un côté, adossé à " l'an I " du miracle économique, à la toute-puissance du mark, et de l'autre côté, " nous sommes tous des antifascistes ", nous avons bâti une " meilleure Allemagne ", nous sommes du côté des " vainqueurs de l'Histoire ".*»

À défaut de lendemains qui eussent chanté

C'est un livre courageux et qui jure avec le jour d'aujourd'hui que signe Régine Robin. *Un roman d'Allemagne* raconte la décomposition et la mort d'une utopie, celle de penseurs et de militants qui, selon l'idiote formule consacrée, «*rêvèrent d'un monde meilleur*», fondé sur la solidarité, la justice sociale et l'égalité des citoyens. Moins nostalgique que mélancolique, la conclusion de ce livre, qui est aussi en creux un hommage au père, très engagé politiquement et présent de

bout en bout, entérine la mort d'un tel projet, du moins sous la forme qu'il avait prise au mitan du XX^e siècle. «*Je veux nous donner une chance de comprendre qu'aucun régime politique n'incarnera jamais une définitive justice. Et que le combat doit être indéfiniment recommencé.*» Ces lignes, tirées des *Rouges* de Pascale Fautrier, sont suivies d'une phrase douloureuse : «*Mais cette histoire, celle qui me concerne est finie, bien finie.*» Celle qui se dit toujours «*fidèle à Rosa [Luxemburg]*» se ressaisit aussitôt : «*Pas de déploration! [...] Il est temps que je reprenne mes pérégrinations.*» Mille fois d'accord. Et il ne fait aucun doute que l'odeur de la Spree jouera alors pour la bourlingueuse le rôle que «*l'odeur de l'Elbe*» joue pour le héros des *Bertini* de Ralph Giordano, à savoir celui d'un souvenir intime qui engendre l'envie d'y retourner. À Berlin, à la littérature et au combat politique. ■

1 «*[...] la mort est un maître d'Allemagne.* » (*Todesfuge/ Fugues de la mort*, 1945)

2 L'écrivaine a vécu à Kreuzberg, dans la partie ouest de Berlin, avant la chute du mur, et, après celle-ci, à Friedrichshain, dans la partie est de la ville.

3 Mot formé à partir de *Ost* (l'Est) qui désigne une femme est-allemande, et qui s'opposerait par conséquent à *Wessie* (formé à partir de *West* : Ouest).

4 Abréviation de *Staatsicherheit* (Ministère de la sécurité d'État).

Cet effervescent travail formel est au service d'une critique des manipulations mémorielles et des dérives idéologiques.